

Un front froid pénètre en Suisse au cours de la journée du 9 décembre en venant de l'ouest; il envahit peu à peu le Plateau, puis les Alpes où l'air froid vient se mêler tout d'abord au courant chaud de fœhn et finalement le supplante lorsque la pression a suffisamment augmenté au Nord de la chaîne alpine. Il a fallu environ dix heures pour que cet air froid de faible épaisseur parvienne du Jura dans le Valais central. Les hauts sommets des Alpes ne furent pas atteints par l'air froid, car au-delà de 3000 m. le courant du sud-ouest s'est maintenu le 10 décembre.

Comme la théorie du fœhn est encore mal assise et que les conditions de sa descente dans les vallées sont encore discutées, l'analyse détaillée de cas typiques n'est pas inutile. C'est dans cette pensée que celle-là a été entreprise.

### TRAVAUX CITES

- <sup>1</sup> *Lammert L.* - Der mittlere Zustand d. Atmosphäre bei Südföhn. Veroff. Geophys. Instituts d. Univ. Leipzig, Bd. 2, 1920.  
<sup>2</sup> *Frey K.* - Die Entwicklung des Süd- u. Nordföhns. Archiv Met., Geophys. u. Bioklimat., A, Bd. 5, Wien, 1953.

## A LA MEMOIRE DE QUELQUES MURITHIENS

*par Berthe Lang-Porchet*

La séance de la Murithienne et l'excursion qui la suivait clôturaient le semestre d'été, pour nous étudiants de Lausanne. Elles restent parmi les souvenirs de ces années lointaines comme des taches de soleil dans une forêt, une clairière dans un bois sombre. Après l'Université en chambres closes, c'était l'Université en plein air, et l'Université dans son sens de l'universel.

Qui aurait retenu *tout* ce qui était enseigné dans ces brèves heures aurait eu un choix de connaissances déterminant pour une vision du monde. Car les sujets exposés frôlaient les grands problèmes, en émanaient ou y retournaient, ramenant le mouvement et la vie, de l'échelle de l'univers à celle de la terre, reliant les coutumes des hommes aux symboles de la vie intuitive ou religieuse plongeant dans l'obscurité du temps, découvrant la vie animale avec ses paradoxes et sa finalité, l'équilibre des espèces dans la nature, menacé par l'intervention de l'homme. Nos maîtres, qui animaient en partie ces séances, passaient eux aussi de

l'ombre à la lumière, du format professoral au format humain, détendus, agréables causeurs ou irrésistibles humoristes.

La géologie avait une large place. Maurice Lugeon était un fervent Murithien, qu'une amitié profonde liait à notre Président, héritier de son enthousiasme. Certes, les auditeurs ne « voyaient » pas tout ce que Lugeon montrait, dessinait, esquissait par des gestes dans l'espace ou des mouvements caressants sur une carte ; ils ne comprenaient pas tout ; mais ils « sentaient passer » cette pensée ardente, constructive, créatrice, visionnaire parfois, qui fluidifiait les couches de l'écorce terrestre pour les modeler, les contraindre à refaire en une heure leur histoire, les cheminements, les collisions, les écrasements, les chevauchements, qui s'étaient succédé durant des centaines de millénaires. Tels des récits de batailles au coin du feu, ces épopées géologiques étaient évoquées au milieu d'une nature familière, proche et rassurante. Le torrent roulait ses cailloux, là tout près ; le vent apportait la senteur résineuse des mélèzes ; un écureuil décortiquait des cônes ; le sommet était là-haut, immobile, impassible. La voix de l'homme qui parlait se posait sur le silence qui l'absorbait. Sécurité de la beauté prodiguée, et voyage aventureux de l'esprit vers le passé et l'avenir de la terre. Sécurité et liberté, n'était-ce pas, en ces années, la formule du bonheur ?

Galli-Valerio, qui n'acceptait que le piolet comme appui de l'alpiniste, et de son rire sarcastique raillait ceux ou celles qui se fiaient à la canne pour assurer les descentes dans les sentiers schisteux, nous parlait des animaux de la montagne, de leurs maladies, de leurs parasites, de leur prédateurs. Il cherchait des preuves de leur infection dans les excréments laissés sur les rochers, les herbes et les mousses, les identifiait sans hésitation et les récoltait dans des éprouvettes dont il bourrait ses poches. Timide et solitaire, violent envers ceux dont il n'acceptait pas les idées, ne reconnaissait pas les observations ou refusait les hypothèses, il avait de soudaines tendresses de pensée pour tel ami ou tel collaborateur qu'il respectait ; notre Président était l'un d'eux. C'était un montagnard prudent, invectivant d'une ravine à l'autre le téméraire qui risquait de déclencher une chute de pierres ou une coulée de neige. Dans ses dernières années, confiné en d'étroites demeures urbaines, il a cherché dans ses souvenirs chers, ceux de la Murithienne en particulier, la force d'accepter la claustration.

\*

Ces maîtres disparus — auxquels il faudrait joindre le Dr Pierre Chapuis, connaisseur des plantes alpines, défenseur farouche des libertés nationales et cantonales, des particularités linguistiques, folklo-

riques et ethnographiques — ne sont pas seuls à inspirer nos souvenirs reconnaissants. Il était d'autres Murithiens, nés sur la terre même où prit naissance la Société, qui lui appartenaient par droit naturel, en incarnaient l'esprit profond. Bien que dans la force de l'âge encore, ils faisaient figures de patriarches aux yeux de notre jeunesse, intimidée par leur stature, leur voix sonore habituée au commandement, leur « altitude » en un mot. Les soirées de cabane nous ont révélé leur humanité, leur humanisme. Une tradition longtemps maintenue voulait que l'on quittât la plaine, après un dîner succulent, vers deux heures de l'après-midi, par une température valaisanne de mi-juillet, pour gagner une cabane où l'on passait la nuit, afin d'escalader une cime dès l'aube suivante.

De la foule qui avait assisté à la séance et pris part au dîner se détachaient un à un les hardis. Leur nombre ne dépassait guère alors vingt — trente parfois pour les courses faciles — et ceux-là affrontaient la montée, de Champex à la cabane d'Orny, de Mörel à Riederalp, de Vouvry à Tanay.

Ceux qui se croyaient sages et avisés avaient limité leur chargement au minimum indispensable. Mais, ces Messieurs de Sion, portaient-ils pour dix jours, avec ces sacs de montagne rebondis ? Il fallait attendre pour le savoir, que la nuit tombât sur le glacier, que le dernier sommet fût éteint, que la lune montât derrière la crête. Alors, sur un banc devant la cabane, un groupe s'installait ; et, des sacs de cuir dont le volume nous avait intrigués, sortaient les bouteilles de Johannisberg au long col, de Malvoisie ambrée, d'Arvine, d'Amigne ou d'Hermitage, la fine goutte des vignobles que ces Messieurs de Sion avaient montée là-haut, avec la viande séchée ou les gâteaux, pour notre délectation. Le vin prenait alors une valeur sacrée, et la conversation s'engageait entre ceux qui menaient la même vie, la chasse, la culture et l'amour de la vigne, la passion du sol. Notre jeunesse n'était que silence et émerveillement, sachant bien que ces heures étaient uniques et que rien ne leur ressemblerait jamais.

\*

Un rais de lumière grise sous le volet de la cabane, le claquement des soques ou le crissement des clous sur les dalles, annoncent le réveil. Des pas lents, et, dans le petit matin qu'aucune vibration n'a encore ébranlé, des voix avec leurs timbres, leurs registres propres. En compagnie des premiers levés, le Président ausculte l'aube, lui qui a la charge de tant d'âmes chevillées à tant de corps. Entre initiés, on se comprend à demi-mots. Ce nuage isolé qui traîne sur le sommet, c'est le brouillard

pour midi ; l'horizon rouge taché de bleu et d'or comme un missel enluminé garantit une journée de soleil.

Que nous importait à nous les jeunes qui ne faisons que suivre et obéir sans souci, respirer la liberté, dans la sécurité que nous inspiraient nos chefs ! Ils connaissaient la montagne comme une amie à laquelle on ne fait pas entièrement confiance parce qu'elle n'est pas toujours responsable de ses actes. Ils savaient l'affronter sans la braver, et leur jugement ne fut jamais pris en défaut. Les départs au point du jour en cordées silencieuses, les marches parfois éprouvantes, une chute dans un trou de neige, nous ont fait éprouver pour la première fois, dans notre être physique, la solidarité d'équipe. Cette sensation a vivifié l'idée tout au long des années.

Il y avait dans ces quelques journées de juillet une confiance, une foi, un accomplissement qui ont été une nourriture spirituelle de notre jeunesse. Peut-être ces souvenirs nous ont-ils attachés si profondément à cette terre, à sa splendeur, aux amis qu'elle nous a donnés, que nous parons de leur lumière l'image des mondes que l'on découvrira demain.

## NOTES SUR LA FAUNE DE DERBORENCE

*par Robert Hainard*

Lors d'un séjour à Montbas (Derborence) du 9 au 28 août, puis du 15 au 27 septembre 1960, j'ai pu admirer une fois de plus la richesse de la faune de ce beau district franc. A cause du mauvais temps et surtout à cause d'un travail de rédaction urgent, je ne suis, la plupart du temps, sorti que le matin et le soir. Pas une fois, ne m'a manqué la rencontre de « gibier », c'est-à-dire d'un mammifère de taille appréciable.

Les chamois, il y en a presque constamment en vue, soit sous la paroi de rochers dominant les mayens, soit, beaucoup plus loin, sur les larges bandes gazonnées, en-dessous du glacier de Tsanfleuron, soit encore de gros boucs sortis des vernes, dans le vallon de la Lizerne de la Mare. Une petite troupe de femelles et de jeunes séjourne dans le grand pré, au-dessous du chemin reliant Montbas-dessus à Montbas-dessous, et dans la belle forêt, sécharde et peu exploitée, que coupe des bancs de rochers abritant des barmes profondes.